

la foi; il le prive du secours de l'autorité enseignante de l'Église, seule institutrice infaillible. Voilà pourquoi saint Jérôme dit : « Entre le schisme et l'hérésie, il y a, selon moi, cette différence que l'hérésie pervertit le dogme, et que le schisme sépare de l'unité de l'Église... Le schisme considéré dans son principe et sous certains rapports, peut être conçu comme différent de l'hérésie; mais il n'y a pas de schisme qui n'aboutisse à l'hérésie, afin de paraître s'être à bon droit séparé de l'Église. » (In Ep. ad Tit. cap. III.)

Allons au fond du cœur humain, et nous verrons bien facilement qu'une fois séparé de l'Église, vite on la hait, en elle-même et dans son autorité; dès lors on discute son enseignement, on le contredit, et finalement on l'abandonne. C'est encore là l'histoire des peuples qui se sont séparés du centre d'unité, ainsi que nous le verrons.

Abordons maintenant la grande et si intéressante question des combats et des victoires de l'Église; nous savons qu'il est dans sa nature de lutter contre l'erreur, mère du vice; qu'elle ressemble par sa constitution à une armée rangée en bataille et ne souffre sous son drapeau, ni les sectaires, ni les révoltés.

## CHAPITRE II.

### FAUX SYSTÈMES.

#### I.

### ENNEMIS DU CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus-Christ avait donc enseigné et prouvé sa filiation divine et éternelle, par là même, sa Royauté suprême sur toutes les créatures, son droit à régner sur les hommes, soit comme individus, soit groupés en société. Saint Paul parlant aux Philippiens a conclu en ces termes : « Soyez donc dans la même disposition où a été le Christ Jésus, qui ayant la forme, la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se tenir égal à Dieu; et cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait semblable aux hommes, et reconnu homme par ce qui a paru de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » (Philip. II, 5-11.)

La royauté divine du Christ renversait donc, en principe, le paganisme et ses dieux, leurs statues, leurs autels, leur culte, leur sacerdoce, leurs pratiques si chères au peuple, surtout parce qu'elles flattaient l'orgueil des prêtres et les passions des foules. Du principe, il fallait arriver aux conséquences, c'est-à-dire détruire l'empire de Satan, qui se faisait adorer sous le nom de tous les faux dieux : Jupiter, Minerve, Vénus, Mercure, Mars, Apollon, Pluton, et autres dieux ou demi-dieux.

Aux Empereurs, Jésus, le Dieu fait homme, avait commandé de se considérer comme les serviteurs de leurs frères, et lui-même pour les persuader s'était abaissé jusqu'à laver les pieds à ses disciples. Un jour, on verra notre roi saint Louis agenouillé devant les pauvres, pour leur rendre cet humble service.

Aux Grands, il disait de n'être jamais à scandale aux petits, ni par leur impiété, ni par leur luxe, ni par leur avarice, ni par leurs débauches. Il avait peint la cour des rois, en opposition avec son précurseur, Jean-Baptiste, couvert d'une peau de bête et se nourrissant de sauterelles; il avait tracé le portrait du mauvais riche et montré l'enfer où l'avait fait descendre son insensibilité pour le pauvre Lazare.

Aux foules, toujours avides de jouissances, Jésus enseignait que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu*, et il ajoutait qu'il était lui-même le pain vivant descendu du ciel.

Lui et la Vierge sa Mère apprenaient à toutes les classes de la société, toutes plus ou moins esclaves de la volupté, qui tyrannise l'homme depuis l'enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse, jusqu'au dernier souffle, qu'il y a des joies ineffables dans la pureté, gardée pour Dieu, dans toute son intégrité : *Heureux*, disait-il, *ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Puis il flétrissait le vice et les scandales avec une

autorité souveraine, et de son fouet vengeur, et de ses mains toutes-puissantes, et de son regard irrité, il renversait les tables des profanateurs de la Maison de son Père, chassant du Temple les vendeurs eux-mêmes.

*Ecce homo!* Voilà l'homme, voilà le peuple que Jésus voulait. Eh bien! Cette révolution gigantesque, qui transformerait le païen en chrétien et purifierait le monde de ses souillures, faisant régner la vérité là où était l'erreur, la vertu à la place du vice, pouvait-elle s'opérer et triompher sans combat? Est-ce que Jupiter se laisserait arracher son tonnerre, les empereurs leur faste tyrannique, les grands leur omnipotence sur le peuple, les prêtres païens leur lucre, les foules leurs plaisirs insensés, leurs vieilles coutumes et leurs superstitions, sans se plaindre, sans murmurer, sans colères et sans luttes?

Loin de là. Jamais les hommes, jamais les peuples ne sont plus terribles dans la lutte que quand il s'agit de religion. La religion tient aux entrailles de l'humanité, et quand une guerre religieuse éclate, c'est le combat où Satan lutte contre Dieu, pour lui disputer l'empire du monde, qu'il a du reste conquis, dès l'origine, en poussant l'orgueil de l'homme à la révolte. Dans ces luttes, où les âmes immortelles sont l'enjeu, le naturel est dépassé, le surnaturel domine, soit divin, soit satanique, et l'on y voit à la fois les excès de la haine et les héroïsmes de l'amour. Tels vont nous apparaître les combats livrés à l'Église.

II.

LA GNÔSE OU LA SCIENCE.

Les vrais braves parlent moins de leur courage qu'ils ne le prouvent, et les vrais savants sont modestes. Aussi faut-il se défier de ces hommes qui, au temps des Apôtres, et en face d'eux, prenaient le nom de *Gnostiques* ou *illuminés*. En avaient-ils le droit ? Outre que les Apôtres recevaient de l'Esprit de Science la connaissance des vérités surnaturelles, demeuraient-ils ignorants de ce qu'ils devaient savoir par ailleurs ? Saint Paul, avant d'avoir été appelé à l'apostolat, était un des plus illustres disciples de Gamaliel, l'homme savant de cette époque, et Denis un des plus illustres aréopagites, comme l'ont prouvé ses écrits sublimes. Certes, Paul et Denis valent bien pour la science Simon le Magicien et ses disciples, tous plagiaires, après tout, des Bouddhistes de l'Inde.

Disons que l'esprit humain fait pour la vérité, trouve un écueil dans sa propre perfection. Arrivé à un certain degré de science, par ses efforts, il est fier de ses connaissances ; du naturel, il veut passer au monde surnaturel, et en découvrir par son seul génie, les mystères inaccessibles à la raison : *il ne reste pas dans la vérité*. Il s'enfle d'orgueil, comme Lucifer, et il tombe.

C'est pourquoi sainte Thérèse dit que l'humilité, c'est la vérité. Être vrai, ne pas s'attribuer des qualités qu'on n'a pas ; rapporter à Dieu celles que l'on a ; surtout reconnaître ses défauts et ses fautes ; être vrai, voilà l'humilité.

« Or, dit saint Paul, la science enfle : *scientia inflat*,

tandis que la charité édifie. Que si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose ; il ne sait pas même encore de quelle manière il faut savoir. » (I Cor. viii, 1, 2.)

Alors vient la chute de l'orgueilleux. Lucifer est tombé ; Adam est tombé ; les philosophes sont tombés. « C'est pourquoi, dit saint Paul, Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, et ils ont déshonoré leur propre corps en eux-mêmes. » (Rom. i, 24.) L'être humain qui se révolte contre Dieu, voit bientôt, en lui, la chair se révolter contre l'esprit ; car personne n'est chaste si Dieu ne lui donne cette grâce, et « la grâce est donnée aux humbles, refusée aux orgueilleux. » (Jac. iv, 6.)

Nous faisons par avance, on le voit, l'histoire de tous les hérétiques, tous gnostiques, au fond, c'est-à-dire amoureux d'eux-mêmes et de leur propre science, au mépris de la science infinie de Dieu, communiquée à l'Église par l'Esprit de vérité. Nous dirons d'abord ce qu'il faut entendre par Gnôse et nous nommerons ses partisans ; puis nous parlerons des défenseurs de la foi chrétienne contre la Gnôse ; et enfin nous montrerons comment l'Église a triomphé de ces attaques dirigées contre elle par la raison orgueilleuse.

III.

QU'EST-CE QUE LA GNÔSE ?

« Gnôse, dit l'abbé Glaire, est un mot grec qui signifie proprement *connaissance, savoir, science*, et dans un sens plus étendu, *science parfaite, connaissance supérieure, transcendante, mystérieuse*. Le système ou l'ensemble des doctrines philosophiques et des croyances

religieuses qui constituent la gnôse se nomme *gnosticisme*, et celui qui professe ce système s'appelle *gnostique*. Dans les anciens auteurs ecclésiastiques, et particulièrement dans Clément d'Alexandrie, ces trois termes se prennent quelquefois en bonne part ; mais le plus souvent ils sont employés dans un mauvais sens... Les Pères et les Auteurs ecclésiastiques ont donné ce nom à plusieurs hérétiques des premiers siècles, tels que les Nicolaites, les disciples de Simon, les Carpocratians, etc. » (Dict. Univ. Art. Gnôse.)

« Les Gnostiques, dit Bergier, hérétiques du premier et du second siècle de l'Église, ont paru principalement dans l'Orient. Leur nom grec *γνῶσις*, signifie *éclairé illuminé*, doué de connaissance, et ils se l'attribuèrent, parce qu'ils prétendaient être plus éclairés et plus intelligents que le commun des fidèles, même que les Apôtres. Ils regardaient ces derniers comme des gens simples, qui n'avaient pas la vraie connaissance du Christianisme, et qui expliquaient l'Écriture Sainte dans un sens trop littéral et trop grossier. » (Dict. de Th., art. Gnostiques.)

Ce nom d'*Illuminés* a toujours plu aux hérétiques. Ils se sont appelés ainsi, parce qu'ils se croyaient plus éclairés que l'Église elle-même. Ainsi a-t-on vu de notre temps, Saint-Martin de Lyon fonder l'Illuminisme français, et Adam Weishaupt l'Illuminisme bavarois ou allemand, qui se rencontrèrent au grand couvent maçonnique de Wilhenisbad pour se combattre, d'abord, et finir par se jeter dans les bras l'un de l'autre, comme nous le verrons en son lieu.

Simon le Mage, bien connu aujourd'hui comme réellement instruit des diverses connaissances de son temps ; qui avait voyagé, comme on le faisait alors, pour recueillir les données scientifiques des divers peuples, soit profanes, soit religieuses, et qui s'était fait

chrétien à Samarie, après avoir entendu la prédication du diacre Philippe, entreprit de se composer un système religieux, une synthèse doctrinale à sa façon, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, et il devint l'inventeur de la Gnôse, et le père des Gnostiques ou Illuminés de ce temps-là.

La Gnôse n'est donc pas autre chose que le Rationalisme, erreur condamnée, qui attribue à la raison humaine la force de découvrir par elle-même la vérité religieuse, et de se composer un symbole de foi et un code de morale. En cela, elle ne demeure pas dans la vérité. En punition de son orgueil, Dieu permet qu'elle s'égare, et qu'elle finisse par tomber dans les abîmes de l'erreur. Ainsi en arriva-t-il à notre Magicien. Voici la synthèse doctrinale, telle que les savants nous la donnent, du grand patriarche de l'hérésie.

Écoutez ce passage de l'Apophasis de Simon, littéralement reproduit par l'auteur des *Philosophumena* : « A vous, Mortels, j'adresse ce verbe révélateur, pour vous j'écris les paroles de ce livre ! L'Écriture Sacrée, la voici : Il y a deux générateurs sans commencement ni fin, de tous les éons. Ils sont sortis d'une seule racine, qui est la puissance, le silence invisible, inaccessible à l'intelligence. Le premier générateur illumine les sphères d'en haut ; il est le grand pouvoir, l'âme de toute chose, l'administrateur souverain, principe mâle. Le second illumine les sphères inférieures, c'est la grande intelligence, principe femelle, engendrant tous les êtres. L'union des deux générateurs qui se correspondent ainsi aux deux pôles de l'éther inintelligible, sans commencement ni fin, est substantielle. Au milieu de l'éther réside le Père, qui soutient et fait vivre tout ce qui a un commencement et une fin. Le Père est celui qui est, a été et sera. Il renferme en soi le double principe masculin et féminin, reproduisant de la

sorte le type de la puissance préexistante et infime, sans commencement, ni fin, établie dans l'unité éternelle, dont la pensée, en se manifestant, donne naissance aux deux générateurs suprêmes. Or, le Père était un ; ayant encore sa pensée repliée en soi, il était seul ; sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée, ni que sa pensée lui préexistât. Mais s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père que lorsque sa propre pensée l'eut salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence. L'intelligence, une fois manifestée, se replia sur son principe pour le considérer. Elle absorba ainsi, par cette incubation, le principe paternel, le pouvoir. A son tour donc, l'intelligence possède les deux éléments masculin et féminin. Le pouvoir ne saurait être séparé de l'intelligence : ils ne font qu'un. Dans les êtres des sphères supérieures, réside le pouvoir ; en bas, l'intelligence. Voilà pourquoi dans les œuvres produites par leur commune expansion, se retrouve le double élément. C'est ainsi que l'Esprit est dans l'intelligence, unité substantielle avec deux formes complètement distinctes. » (Philosoph. Lib. VI, cap. 1, § 18.)

« Cette page authentique, dit l'abbé Darras, de l'hérésiarque Samaritain nous donne la clef des syzygies d'Éons, dont la sèche nomenclature pourrait passer pour une énigme philosophique. Deux trinités sont superposées l'une à l'autre. Le feu éternel, le silence infini, dans la plénitude de l'être, produit le grand pouvoir et la grande intelligence. Cette trinité radicale, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne s'est jamais révélée, n'a eu aucun rapport direct et immédiat avec les êtres créés. C'est la base de la divinité, le fondement inaccessible des réalités intellectuelles. Elle s'est reflétée dans la trinité du second ordre, composée du Père (Nôz), celui qui est,

a été et sera ; de l'intelligence (Envoiz) et d'un troisième élément, le pouvoir, acquis à l'intelligence par incubation. Le développement de la trinité secondaire par la parole et le nom, le raisonnement et la pensée, est le produit direct du principe fécondant, emprunté au Père par l'intelligence. » (T. V, p. 475.)

Nous avons raconté l'histoire d'Envoiz, que Simon a rencontrée dans la personne d'Hélène, à la porte du théâtre de Tyr, et dont il a fait sa compagne. C'est cette Envoiz qui avait été Jésus, sous une forme apparente.

En résumé, Simon le Mage, qui avait entendu l'enseignement du diacre Philippe ; puis celui de saint Pierre, a voulu expliquer à sa façon le mystère de la Sainte Trinité, que la raison humaine n'a connue que par la Révélation divine, dans la mesure où il a plu à Dieu de nous le faire connaître. Les Pères de l'Église, même le grand Augustin, ont ployé leurs genoux, abaissé leur haute intelligence et leur front, devant la majesté inaccessible d'un Dieu en trois personnes ; ils ont adoré en silence ; et voici que le Mage a l'audace de nous expliquer le mystère de la Trinité !!! et de quelle manière ! avec quelles images ! C'est en rougissant qu'on les transcrit, et si on l'ose, c'est pour venger la vérité, et la vraie science par l'exposé de la fausse dans une honteuse nudité.

Nous avons dit que Simon le Mage avait emprunté à l'Orient son système d'émanations ou d'Éons ; malgré l'ennui qui s'y attache, nous voulons le prouver. La science moderne, infatuée du Bouddhisme, nous y oblige d'ailleurs. Ayons donc courage, et pour Dieu, entrons dans ces sombres études.

IV.

COSMOGONIE CHINOISE DES KINGS.

Les Kings ou Livres sacrés des Chinois disent : « Au commencement, quand il n'y avait ni *Thai-Khi*, ni ciel, ni terre, la Raison (*Li*) qui produit sans bornes, existait dès lors. Bien qu'elle ne puisse être représentée par aucune image, et qu'il n'y ait aucun nom qui puisse la nommer, elle est infinie en tout genre, et on ne peut rien y ajouter. » (Ann. de Phil. chrét. N° de Février, 1861, p. 439.)

« On appelle *Thai-Khi*, la matière première; avant qu'il y eût encore ni ciel, ni terre, elle composait une masse informe dans le chaos. La Raison subsistait dans un; c'est elle qui a fait et divisé le ciel et la terre, converti et perfectionné toutes choses. » (Ibid. p. 437). — Dans l'univers il y a l'esprit et la matière. Ce qu'on entend par Esprit (*Li*) c'est la Raison qui est au dessus de toute figure et qui est comme la racine d'où sortent tous les êtres. Ce qu'on entend par la matière (*Khi*) c'est le vase sujet à la figure et l'instrument dont tout est fait. Cinq éléments (qui sont l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre) à l'état de repos et de mouvement, composent la matière limitée (*Thai-Khi*) laquelle a pour origine Celui qui n'a point de limites. (Ibid.) — La Raison est donc l'origine du ciel et de la terre. (Ibid.) — Le *Tao* ou Raison primordiale a produit Un (ou l'unité); un ou l'unité a produit deux ou la dualité; deux ou la dualité a produit trois ou la triade; trois ou la Triade a produit l'universalité des êtres. »

(Esquisse d'une hist. de la philos. Chinoise, par M. Pauthier, p. 16.)

« Les formes matérielles de la grande puissance créatrice ne sont que les émanations de *Tao* ou la Raison suprême. C'est la Raison suprême qui a produit les êtres matériels existants. (Avant) ce n'était qu'une confusion immense, un chaos indéfinissable à la pensée humaine. Au milieu de ce chaos il y avait une image, indéterminée, confuse; il y avait des êtres, mais des êtres en germe, des êtres imperceptibles, indéfinis. Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, vivifiant. Ce principe subtil, vivifiant, c'était la suprême vérité. Au milieu de ce chaos, il y avait un principe de foi. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, son nom ne s'est point évanoui. » (Lao-tse, 21 section — Trad. Pauthier.)

Lao-tse parlait six cents ans avant Jésus-Christ (804-524); Confucius ou Koung-fou-tse, cinq cents ans avant notre ère (551-479).

Deux choses ressortent de là : 1° On voit clairement que Confucius et Lao-tse ont emprunté à une Révélation primitive la *Triade*, et aussi l'idée de cet Esprit subtil, suprême vérité, qui était au milieu de ce chaos; en un mot, l'unité et la Triade. 2° Ce qui apparaît clairement aussi, c'est le vague de leur doctrine et l'incertain de leurs données, montrant chez eux l'immintelligence de la création, c'est-à-dire Dieu tirant la créature du néant, et aussi une pente au panthéisme, dans leur système « des formes matérielles de la grande puissance créatrice, émanation du *Tao* ou Raison suprême. »

« Toute la science des Lettrés chinois se réduit à la connaissance des Kings, ou Livres sacrés; Livres par excellence dans le même sens que *Biblos*: bible; ils sont la base sur laquelle reposent la morale, la politique et la religion du peuple chinois. Les Lettrés sont pour eux non seulement du respect, mais une sorte de culte;

ils les apprennent par cœur, les citent dans les compositions littéraires, dans les conversations, et quiconque n'en connaît pas les passages les plus importants est à leurs yeux un barbare. » (Confucius par un missionnaire, Propagande, 1874, p. 73.)

La Chine intellectuelle commente le texte primitif des Kings, amassant volumes sur volumes. Que peut-il en sortir ? Rien que des élucubrations fantaisistes, qu'aucune autorité enseignante n'approuve, ni ne désapprouve, puisque cette autorité n'existe pas. Chez les Juifs, il y avait l'autorité de la Synagogue, comme il y a chez les chrétiens, celle de l'Église enseignante ; aussi la vérité était maintenue au sein du peuple de Dieu, comme parmi les catholiques depuis Jésus-Christ.

« Ne soyons donc pas surpris si le Confucianisme même en pratique à un entier scepticisme ; de là vient que le peuple chinois est essentiellement positif et égoïste ; passant sa vie à charger sa mémoire de formules sonores et vides, et à douter de tout, le chinois ne connaît l'enthousiasme sous aucune forme ; pour lui, le ciel est sans Dieu, l'art sans idéal, la vie sans autre but que la jouissance présente. — On trouve, il est vrai, d'assez belles sentences de morale dans les Kings, mais quand on étudie davantage la théorie du juste-milieu de Confucius, et cette vertu stoïcienne qui ne repose sur aucun fondement dogmatique, on est stupéfait de ne rencontrer que le vide. Cette religion sans Dieu, sans âme et sans vie future ressemble à un navire sans pilote, sans voiles, sans gouvernail, et le Sage qui prétend le diriger comme instituteur du genre humain n'est qu'un nautonnier sans boussole qui s'abandonne au gré des vents. » (Ibid. p. 121, 122.)

V.

COSMOLOGIE PERSANE DU ZEND-AVESTA.

Au VI<sup>e</sup> siècle, avant notre ère, vivait à la cour du grand roi Hystaspe, Zoroastre, qui avait présenté à ce prince le feu sacré et les livres de la religion. Il avait voyagé pour s'instruire et en avait rapporté la science sacrée. Ses livres ont été le code religieux de l'immense empire des Perses, fondé par Kaïkochrou, que les Grecs appellent Cyrus le Grand.

« Jusqu'à la destruction de cet empire par le kalife Omar (l'an 631 de notre ère) la doctrine de Zoroastre se maintint à l'état de dogme national, malgré les tentatives d'invasion bouddhique. » (Darras, t. I, p. 87.) Les Parsis sont les descendants des Perses.

M. Anquetil-Duperron a relevé la cosmogonie du Zend-Avesta. Voici comment cela commence :

« 1. En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné le ciel ; j'ai ensuite célébré le *Gohanbaz*, et lui ai donné le nom de *Gôh-Medjazerens*... En 60 jours, l'eau... en 65, la terre... en 80, les arbres... en 80, les animaux... en 75, l'homme... etc. »

D'après le Zend, Ormuzd n'est pas le premier principe, l'être éternel, infini, tout-puissant, source de toute vie et de tout être. Son nom qui signifie *grand roi*, n'est pourtant que le premier principe secondaire, principe de bien et de vie inférieure. Au-dessus d'Ormuzd, dans une sphère inaccessible, réside la divinité supérieure, le principe suprême, sommet de la hiérarchie divine, sous le nom de *Zercans-akren*, ou le *temps éternel et*

sans bornes. Entre l'être éternel et la matière créée, Zoroastre a placé Ormuzd, auquel il attribue la création du monde visible, et les six Amschaspands ou *génies du bien*, ministres d'Ormuzd, qui l'aïdèrent dans son œuvre de demiurge.

Déjà nous avons signalé cette tendance à isoler la divinité suprême, de la création, comme indigne d'elle.

Ormuzd et les génies du bien ne sortirent pas seuls du sein du *Temps éternel* ou *Zervan-akren*; *Arhîman*, principe du mal, en sortit aussi, avec les *Darvands*, mauvais génies ministres du mal. La lutte entre les deux royautés du ciel et de l'enfer, commença donc le jour même de la première création.

On voit par ces quelques indications que, dans ses voyages, Zoroastre avait rencontré les Juifs en Babylonie et ailleurs, et qu'en voulant donner le récit de la Genèse, il l'a parodié, comme fait toujours la raison humaine. Quoi qu'il en soit, la Trinité, dont la Chine nous a parlé, en nommant sa Triade, se retrouve dans ce texte de Zoroastre : « Je fais la prière (l'izeshné) à l'intelligence d'Ormuzd, qui possède la parole excellente.

« Je fais la prière à l'esprit agissant d'Ormuzd, qui s'occupe de la parole excellente et l'exécute.

« Je fais la prière à la langue d'Ormuzd, qui prononce continuellement la parole excellente. »

L'Intelligence, la Parole, l'Esprit d'Ormuzd ressemblent bien encore à la Trinité divine, qui nous a été révélée. Toujours pour comprendre les imitations, il faut remonter à l'original, sinon elles deviennent inexplicables. Aussi un écrivain disait à ce sujet, récemment : « C'est une chose bizarre, inexplicable, que ce sentiment général de sainte croyance en un Dieu unique et tout-puissant, qui a présidé, dès leur origine, à l'institution de presque toutes les religions terrestres. »

Il suffit, au contraire, d'être sans parti pris, d'accep-

ter les faits tels que Moïse, dans ses Livres inspirés, et la Tradition orale, nous les présentent, pour que tout s'explique. Toute passion désordonnée aveugle, surtout la passion anti-religieuse.

## VI.

### COSMOGONIE INDIENNE DE MANOU ET DES VÉDAS.

« Le plus ancien code religieux et politique de l'Inde, dit M. G. Pauthier, est le livre de Manou, en sanscrit *Manousanitha*, ou *Manava-Dharmasastra*. Selon W. Jones, qui en a donné une traduction anglaise, il remonte à près de mille trois cents ans avant notre ère. »

L'Inde possède des monuments comparables à ceux de l'Égypte. Ils prouvent que cette contrée a été habitée par des peuples, qui avaient, au point de vue des arts, une grande civilisation.

La cosmogonie de Manou ressemble aux autres : après avoir emprunté à la Révélation primitive le fond, elle le développe à sa fantaisie.

Manou, interpellé par les sages, répond : « Écoutez :

I. « L'univers visible n'était que ténèbres, incompréhensible à l'intelligence, indistinct, ne pouvant être connu, ni par les procédés logiques du raisonnement, ni par la sagesse humaine, et comme endormi de toutes parts.

II. « Alors le *Grand Pouvoir*, existant par lui-même, lui-même n'étant point vu, mais rendant l'univers visible, avec les éléments primitifs et les autres grands principes, se manifesta dans toute la puissance de sa gloire, dissipant les ténèbres.

III. « Lui que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'indécouvert et



l'indécouvrable, l'éternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre, apparut dans toute sa splendeur.

IV. « Lui, l'esprit suprême, ayant résolu de faire sortir de sa propre substance corporelle les créatures diverses, il produisit d'abord les eaux et il déposa en elles une semence productive.

V. « Celle-ci un œuf brillant comme l'or, éclatant de mille rayons, et de cet œuf, il renaquit lui-même *Brahma* (la force créatrice de Brahma) l'ancêtre de tous les mondes.

VI. « C'est par cette cause imperceptible, insaisissable aux sens, éternelle, étant elle-même l'être et le non-être, qu'a été produit ce divin principe, célébré dans l'univers sous le nom de Brahma. »

Jusqu'au N° IV, on reconnaît la Révélation primitive ; mais le IV<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> sont bien le fruit de la pauvre raison humaine, punie de son audace à vouloir parler d'elle-même de la nature divine. La suite étonne davantage encore. Écoutez.

VII. « Dans cet œuf, le pouvoir souverain demeura inactif une année divine, à la fin de laquelle il fit que l'œuf se divisa lui-même.

VIII. « Et de ces divisions, il forma le ciel et la terre, l'atmosphère qui le sépare ; les huit régions, le grand et éternel abîme des eaux... »

Nous nous arrêtons. Cela suffit à nous montrer que l'on retrouve dans la tradition indienne *le Grand Pouvoir, existant par Lui-même*, le Dieu Souverain de la Genèse, mais aussi les inventions de la pensée humaine et ses chutes lamentables. Ainsi l'esprit d'erreur, à qui Dieu a laissé sa science angélique, s'en sert, pour se jouer de la faible raison humaine, et aussi pour outrager en elle le Créateur, dont, malgré son péché et ses suites, elle porte encore l'image.

## VII.

### SECONDE COSMOLOGIE INDIENNE DE BOUDDHA.

Nous continuons cette étude, parce que la science moderne s'en occupe avec une ardeur, qu'explique non seulement le désir naturel à l'homme de connaître, mais aussi, et surtout, l'espoir chez plusieurs de trouver en défaut la Révélation divine.

Ajoutons que le Bouddhisme au XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, a détrôné le Brahmanisme et la tradition de Manou. M. Schœbel, dans son ouvrage : *Le Bouddha et le Bouddhisme*, reproduit par les *Annales de philosophie chrétienne*, (4<sup>e</sup> Série, vol. XV, p. 173-245, année 1857) nous a initiés à la seconde Cosmogonie indienne de Bouddha. C'est là que pourront l'étudier ceux qui en auront le désir. Pour nous, ici encore nous nous contenterons d'indiquer la source monothéiste de cette nouvelle Cosmogonie et quelques-unes de ses aberrations.

I. *Adhiboudha*, le Bouddha primordial et abstrait, existant par lui-même, immense, infini, omniscient dans le *Rhavôgra* (ou sommet de la nature) produisit par sa contemplation le Pantcha-Dhyana-Bouddha (ou les cinq Bouddhas de la contemplation par lesquels on entend les cinq éléments cosmiques). Ceux-ci, à leur tour, produisirent chacun un *Dyani-Bedhisattra*, ou Bouddha de contemplation en puissance.

II. Ce sont ces cinq Bedhisattra qui créèrent les mondes périssables (Tchakrâvalas) et leurs périodes (Kalpas).

III. Le nombre des mondes que produisirent les Be-

dhisatras de la contemplation est incommensurable, et incommensurable aussi est leur durée.

IV. Le monde est superposé en étages. Au delà du plus élevé la dernière sphère du monde sans formes est le vide.

V. Depuis le vide jusqu'à la cime du mont Mérou, où commence le monde terrestre, s'échelonnent, dans autant d'étages célestes, vingt-trois ordres de divinités.

Viennent ensuite les noms des habitants de chaque étage.

Cela forme le monde métaphysique, au-dessous duquel est placé le monde terrestre, dont la forme est fort exactement comparée par les Bouddhistes à un immense vaisseau circulaire, ayant pour mât une montagne qui est le mont *Mérou*.

Autour, il y a des îles habitées par les dieux de toutes espèces.

Au-dessous de la région des dieux commence celle des génies, divisée en quatre étages.

« De là, (Ici nous copions textuellement M. Schœbel) on descend dans le monde des hommes et des animaux, et enfin dans la région la plus inférieure du système, au delà de la grande montagne circulaire, et au-dessous des grandes eaux sur lesquelles le monde est porté. Là s'échelonnent les seize enfers. Les huit premiers de ces enfers sont de feu ; les huit derniers de glace. Là sont soumis à tous les supplices les méchants qui, après leur mort, ont mérité de renaître dans un lieu de punition. »

Souvent nous avons entendu des voyageurs, venant de l'Inde, nous parler du Bouddhisme avec ardeur, avec enthousiasme, et nous en cherchions la raison principale. Comment, nous disions-nous, des esprits raisonnables peuvent-ils admettre une pareille doctrine, qui ne soutient pas l'examen, en soi, et qui n'offre, au-de-

hors, aucun motif de crédibilité ? Nous perdions de vue que l'homme admet facilement une loi qu'une sanction sérieuse ne fait pas respecter. Il peut alors la fouler aux pieds, sans grand dommage pour lui ; et quand cette loi est de celles qui règlent la vie et les destinées de l'homme, on peut compter qu'elle aura ses sympathies. On l'a souvent dit : Si la Religion catholique déclarait que le purgatoire sera la seule sanction des lois divines, et qu'il n'y a pas d'enfer, tous ceux qui la maudissent la béniraient bientôt ; car une peine qui finit, si dure soit-elle, est peu de chose pour l'homme auprès de celle qui est éternelle.

Or, c'est là une concession que fait le Bouddhisme à ses amateurs. Revenons à notre auteur.

XXXIII. « De même qu'on sort du ciel des dieux, après y avoir usé le mérite de la vertu acquise dans une existence précédente, et qu'on renaît dans le corps d'un sage ; de même, on sort de l'enfer, après qu'on y a épuisé la peine due aux méfaits, et l'on renaît sous la forme d'une chose plus ou moins abjecte, le plus souvent sous la forme d'un animal. D'animal, on devient *Préta*, démon qui souffre d'une soif continuelle ; ensuite *Assoura*, génie ou géant ; puis homme, et enfin *Déva* ou Dieu. »

Ces migrations peuvent avoir leurs ennuis, mais elles finissent bien. A ce prix-là, l'homme peut dans sa vie d'ici-bas lâcher la bride à ses passions, en se disant : Je sais ce qui m'attend dans les enfers chauds ou froids, mais j'en sortirai, et finalement je serai Dieu !

Terminons par le n° XXXIV. « Le monde terrestre ainsi décrit n'est qu'une partie de l'univers, puisque chaque Bouddha est le protecteur de 18.000 de ces mondes et que le nombre des Bouddhas est infini comme la science. »

On voit que l'imagination indienne est féconde au-

tant qu'audacieuse. « A quelle fertilité d'erreur n'arrive pas l'esprit humain, quand, séparé de la révélation et de la parole de vie, il s'égaré dans le champ de ses rêves, sans autre guide que sa propre inspiration, sans autre frein qu'une imagination en délire ! » (L'abbé Darras, t. I, p. 108.)

Les autres cosmogonies, dont parlent les auteurs qui ont étudié ces questions, supposent aussi la croyance en un seul Dieu, et souvent une forme de Trinité ou triade, comme dans l'Inde : nommons la cosmogonie phénicienne d'après Sanchoniaton ; la cosmogonie chaldéenne d'après Bérosee ; la cosmogonie égyptienne d'après les livres d'Hermès. Mais aussi les erreurs y abondent comme dans celles de la Chine et de l'Inde.

Après ce long exposé, concluons que Simon le Mage est un plagiaire en même temps qu'un falsificateur : plagiaire, puisqu'il donnait comme sien ce qu'il empruntait aux autres, et falsificateur, puisqu'ayant appris à connaître la cosmogonie des Livres Sacrés de Moïse, et aussi la doctrine chrétienne, il se servait de sa science pour se composer un système particulier, où il parodiait la vérité révélée.

### VIII.

#### DISCIPLES DE SIMON LE MAGE.

Nommons parmi les disciples de Simon le Mage, *Ménandre* qui garda intacte la doctrine du maître, inventa une sorte de baptême qui affranchissait ses adeptes du pouvoir des anges inférieurs et leur assurait nous ne savons quelle immortalité. En attendant, il permettait à ses disciples toutes les consolations sensi-

bles que la chair peut procurer ici-bas. Saint Irénée a dit ce qu'elles étaient.

*Saturnin* d'Antioche, héritier de la Gnose, supprima le mythe romanesque de l'Épivoix. Il fit descendre tous les êtres supérieurs de la substance primitive, principe du monde, Dieu inconnu. Ces êtres supérieurs créèrent la matière, avec laquelle ils firent une ébauche d'homme, que le Dieu suprême daigna parfaire en lui communiquant une étincelle de vie, l'âme, qui échappe à la mort. Tous les hommes n'ont pas reçu au même degré l'étincelle de vie psychique. Les uns formés par les anges pervers, sont mauvais par nature ; les autres doivent l'existence aux bons anges, sont essentiellement bons. Cette invention expliquait la déchéance et la rédemption.

Le chef du mal, Satan, avait peu à peu étendu son empire sur les bons. Pour les délivrer, le Père avait envoyé, en qualité de Sauveur, un être sans corps, sans figure, appelé Christ, lequel avait une apparence corporelle, sans réalité aucune. Son avènement en Judée eut pour résultat de détruire le règne des sept anges inférieurs, au nombre desquels se trouvait le roi des Juifs, ce prétendu dieu du Testament antique, dont la loi barbare et le cérémonial cruel avaient si longtemps tenu les enfants d'Abraham sous un joug intolérable. La foi en ce Christ fantastique suffit pour sauver ceux d'entre les hommes qui ont reçu, dans sa plénitude, l'étincelle de la vie psychique. Les autres sont incapables de s'élever dans les hautes régions, où la gnose réserve une félicité sans bornes à ses élus. Ils sont prédestinés à la mort éternelle.

La conclusion pratique est que « tout est pur pour les purs » et que pour eux il n'y a point de lois, point de freins, point de mariage, nulle limite à la liberté, pas même la conscience.

*Basilide* enseigna deux pouvoirs rivaux, l'un bon, l'autre mauvais, qui existent dans le silence de l'éternité. Le principe éternel du bien, c'est le Père inconnu de Simon le Mage. Du Père suprême et sans nom naquit l'Intelligence ; de l'Intelligence, la Parole ; de la Parole, la Prudence ; de la Prudence, la Sagesse ; de la Sagesse, la Force ; de la Force, la Justice ; de la Justice, la Paix. Telle est l'ogdoade du premier *cosmos* ou monde divin.

Basilide crée des cieux habités par des anges, des abîmes où demeurent les mauvais anges. De leur union naquit le désordre, ou mélange primitif ; le monde visible en vient. Il doit son organisation aux anges inférieurs, à la tête desquels siège le Dieu des Juifs. L'âme humaine est placée entre ces deux éléments, du bien et du mal, représentés par des esprits qui la sollicitent sans cesse, les uns pour lui imposer leur vices et leurs passions, les autres, l'attrait de la vertu. Une seule vie ne suffit pas pour la fixer dans le bien, de là appel est fait par Basilide, à la métempsycose de Pythagore, pour qui il professait une grande admiration.

Pour arracher les âmes au joug des puissances secondaires, dont la première est le Dieu des Juifs, le Père suprême envoya son premier-né, qu'on appelle le Christ. Celui-ci descendit sur Jésus, lors du baptême dans le Jourdain. Au moment de la Passion, il se substitua Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié à sa place. Voilà le docétisme.

Connaître les vérités du monde supérieur, du *Cosmos* divin, voilà la rédemption. Par le Christ révélateur, on s'unit au Père et l'on est affranchi de la tyrannie des puissances secondaires, et l'on devient impeccable. Mais peu nombreux sont ces élus, dit Basilide.

Voilà la Cosmogonie des disciples du Magicien.

## IX.

### IMPORTANCE DE CETTE QUESTION.

Il est facile de voir l'importance de cette question. En effet, la cosmogonie est le point de départ de toutes choses et la base de la Religion.

Si avec la Genèse, on croit en un Dieu créateur de tous les êtres, qu'il tire du néant par un seul acte de sa volonté suprême ; créateur, conservateur et juge de l'homme, qu'il a doué d'intelligence, de volonté libre, et d'une âme immortelle, appelée à des destinées éternellement heureuses, pour prix du bon usage de sa liberté ; dès lors, l'humanité oriente sa vie de ce bas monde vers la fin dernière qui lui est proposée.

Or, la fin que l'on se propose est, en tout, le mobile des actions ; qui veut la fin doit vouloir les moyens. Tant vaut la fin d'un acte, tant vaut l'acte ; tant vaut la fin d'une existence, tant vaut l'existence. De sorte que la cosmogonie devient une question capitale, en nous éclairant et sur Dieu, et sur l'homme, ainsi que sur les rapports qui existent entre eux, ce qui est la base de la Religion.

Il en est ainsi, et lorsque les enfants commencent à apprendre le Catéchisme, résumé de l'enseignement chrétien que l'Église met entre leurs mains, c'est un petit traité de cosmogonie qu'on y trouve en tête ; traité où apparaît le Père tout-puissant, créateur du ciel et de ses anges, de la terre et de l'homme, avec les diverses circonstances qui se rattachent à leur création, leur nature, leurs devoirs et leurs destinées éternelles.

C'est là que se pose devant la raison naissante de l'enfant, le point important de toute loi, la sanction : Si vous faites bien, vous serez récompensé ; si vous faites mal, vous serez puni. Alors s'éveillent en son âme l'amour et la crainte de Dieu : l'amour pour un Dieu si bon, prodigue de ses biens, et la crainte, envers un Dieu qui nous comble de ses bienfaits et qu'on craint d'offenser par une noire ingratitude, d'autant plus que sa justice réserve aux coupables de durs châtimens.

Grâce à ces principes d'éternelle vérité, l'enfant se forme, s'élève, marche dans la voie de la vertu et de la dignité. Muni de ces principes, qui lui servent de gouvernail dans sa vie, il peut guider sa barque, son âme, à travers les écueils qu'il évite, et, un jour, il arrive au port du salut, portant à son Créateur les mérites d'une course fructueuse à travers les mille dangers qu'il a courus.

A nous qui avons le bonheur d'avoir reçu les clartés de la Révélation divine, dès notre enfance, et qui suçons la foi chrétienne avec le lait de nos mères, il nous est facile de nous former, de nous élever, de grandir dans la vraie gnose ou science de Dieu. En est-il de même pour ceux à qui l'on enseigne les rêves de Simon le magicien, ou quelque chose de semblable, comme font les panthéistes modernes, les positivistes, les matérialistes, en un mot les athées ? Évidemment, ces enfants, dont l'esprit est avide de vérité, ne comprennent rien à ces doctrines faites à plaisir pour leur cacher le vrai Dieu des chrétiens, et alors ils grandissent dans l'ignorance. Chez eux bientôt le vice succède à l'innocence, la révolte à l'obéissance, le mépris au respect, et si des générations sont empoisonnées les unes après les autres, de ces doctrines erronées, des sociétés surgissent qui vont crier : *Ni Dieu, ni Maître !* Navires sans gouver-

naill, elles sont ballottées et vont au caprice des flots, jusqu'à ce qu'elles aillent échouer sur les récifs, où elles deviennent le jouet de leurs puissants ennemis.

Il faut des lois dans la Société des âmes, aussi bien que dans celles qui relèvent du pouvoir extérieur. Les âmes forment un monde invisible sous le regard aussi du Dieu invisible, qui agit sur la conscience humaine, invisible encore, et ce monde, certes, est positif, puisqu'il régit celui du dehors. N'était la conscience, tribunal que Dieu s'élève dans l'intime des êtres raisonnables, est-ce que la terre serait habitable ? Eh bien ! y aurait-il une conscience, soit publique, soit privée, sans des lois munies de sanction inéluctable ? Et des lois intimes, sont-elles possibles sans un Dieu, esprit infiniment parfait, souverain maître de toutes choses et juge suprême de tous les hommes ?

C'est donc avec raison que nos catéchismes enseignent aux enfants la cosmogonie chrétienne, où l'on apprend la vraie science ; c'est par inspiration divine que les Apôtres, avant de se séparer, ont composé le symbole qui porte leur nom, en disant : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre... » c'est avec une sagesse d'en-haut que l'Église le met sur les lèvres de l'enfant, afin que peu à peu la science sacrée monte pour éclairer son esprit, et redescende pour embraser son cœur et le guider.

Julien l'apostat, que nous allons rencontrer, avait compris ces grandes choses. Pour tuer l'Église du Christ, cet apostat sentait qu'il suffisait de faire la nuit de l'ignorance des choses sacrées, dans l'âme des enfants, et il leur défendait de les instruire, en fermant leurs écoles. Il savait bien qu'on ne saurait aimer ce que l'on ignore ; c'est pourquoi il aurait voulu exterminer jusqu'au nom du Christ sur la terre ; et ainsi agis-

sent de nos jours les héritiers de Julien. Semer l'erreur ou faire le vide dans les âmes, c'est leur système pour déchristianiser le monde. Mais l'Église veille de nos jours, comme elle veillait au temps de Simon le Mage et toujours.

Nommons maintenant quelques-uns des nobles et saints combattants qui ont défendu la foi chrétienne attaquée par les Gnostiques.

### CHAPITRE III.

#### PREMIER COMBAT.

#### DÉFENSEURS DE LA FOI CONTRE LA GNOSE.

##### I.

#### SAINT JUDE.

Tandis que Simon le Mage, ce renégat de Samarie, s'essayait à entraver le Règne du Sauveur, saint Jude unissait sa voix à celles de saint Pierre et de saint Paul pour flétrir les Gnostiques. Son Épître, très courte d'ailleurs, mérite bien de trouver ici sa place.

« Jude, serviteur de Jésus-Christ, et frère de Jacques, à ceux que Dieu le Père a aimés, et que le Christ Jésus a conservés, par sa vocation, miséricorde à vous et paix, et charité, avec plénitude. Mes bien-aimés, tout en sollicitude de vous écrire touchant votre commun salut, j'ai cru nécessaire de vous parler à cette fin et de vous exhorter à combattre pour la foi, héritage des saints. Car il s'est introduit quelques hommes (dont il était écrit depuis longtemps qu'ils tomberaient dans cette condamnation) impies, changeant la grâce de Dieu en luxure, et reniant notre unique Maître et Seigneur Jésus-Christ. Or, je veux vous avertir, vous qui savez déjà toutes ces choses, que Jésus ayant sauvé le peuple de la terre d'Égypte, il fit périr ensuite ceux qui